

Cette œuvre est mise à disposition selon les
termes de la Licence Creative Commons
Patrimoine - Pas d'Utilisation Commerciale
Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

TU ES MATIÈRE

Nouvelle

2014

Groupe d'hommes déjà constitué cherche une femme.

Marion sentit une main se poser sur son épaule. Une main lourde, chaude, pas franchement agréable. La main d'un homme gros et solide, sans doute plus tout jeune. Elle se retourna et se retrouva face à un type proche de la cinquantaine, les cheveux en brosse, arborant une énorme moustache sous un nez manifestement dopé par la fréquentation régulière des débits de boisson.

- Salut. Marion ?

Elle songea au portrait de Nietzsche que Marcus avait placardée au-dessus de leur lit commun quand ils vivaient encore ensemble. Une affiche qu'elle avait retirée avec un léger pincement au cœur la veille, quelques heures après qu'il ait plié bagage. Un pincement au cœur et une chaleur dans le ventre.

- Laisse-moi un peu de fric, Marcus. J'ai rien à bouffer.

Il avait levé ses yeux brillants vers elle, un sourire narquois sur les lèvres.

- *Tu crois p'têt que je chie des billets de vingt ? Démerdes-toi. Vends ton cul, comme tout le monde.*

Il n'avait même pas claqué la porte en partant. L'humiliation totale.

- Oui, c'est moi, répondit-elle, le souffle un peu trop court à son goût.

Calme-toi, ma belle, calme-toi.

- Ok. Je suis Arnaud.

Elle s'apprêtait à se pencher en avant pour lui faire la bise, mais il lui tendit la main d'un geste machinal. Elle la serra tant bien que mal, un peu dégoûtée par cette masse de chair molle et poisseuse.

Arnaud lui adressa un sourire jovial. Marion nota qu'il gardait les sourcils froncés. Derrière une attitude faussement distraite, il l'observait en détails. Elle se mit à sautiller nerveusement d'un pied sur l'autre, cherchant ses mots. Il le remarqua sans doute, et lui adressa un léger signe de tête.

- On va y aller, c'est là-bas.

Le là-bas en question était un grand hangar de béton gris, surmonté d'une haute toiture de tôle ondulée.

Ben tiens, t'avais rêvé de quoi, ma puce ?

Elle acquiesça et tous deux se mirent en marche. Arnaud sortit un paquet de cigarettes de sa poche et lui en proposa une. Marion l'accepta. Elle n'avait jamais vraiment fumé mais le petit vertige que ça n'allait pas manquer de provoquer serait le bienvenu. Ils s'arrêtèrent un instant pour allumer leurs clopes puis parcoururent le reste du chemin d'un pas lent.

Ils entrèrent dans le bâtiment par une petite porte de fer couverte de tags. Marion sentait un léger tremblement agiter les muscles de ses jambes, et sa propre vulnérabilité lui sauta au visage. Elle écrasa son mégot sur le seuil, d'un geste qu'elle aurait voulu décidé. Il fut juste hasardeux, et le bout de clope continua obstinément à fumer dans la poussière.

Arnaud s'était déjà largement avancé dans la pénombre du hangar. La jeune femme le suivit, les deux mains cramponnées à la lanière de son sac. Il ne semblait pas faire attention à elle. A l'intérieur, l'espace se découpait en minuscules clairières distribuées autour de fines poutres d'acier peintes à la va-vite. Il n'y avait rien, hormis une table, sur laquelle trônait une lampe à pétrole. Arnaud la manipula un court instant. Une faible lueur emplît bientôt les lieux d'une aura jaunâtre. Les ombres de leurs mouvements dansaient sur le sol et les murs comme des silhouettes en transe.

Arnaud s'immobilisa en face d'elle, les mains dans les poches. La mine on-ne-peut plus sérieuse.

- Ok. Alors je suis désolé, y a pas de loge. Tu vas pouvoir te désaper tranquille un peu plus loin, si tu veux.

- Je me mets toute nue ?

- Bah oui, répondit-il sans sourciller.

Elle hésita une seconde, avant de se diriger vers l'endroit indiqué. Elle posa son sac au sol, et se demanda quelle partie de sa tenue retirer en premier.

La porte de fer rouillé fut à nouveau actionnée, et des voix masculines résonnèrent. Marion, qui leur tournait le dos, n'osa pas se retourner. Elle ôta rapidement son chandail, puis son pantalon, les plia soigneusement et les rangea sur son sac.

Le groupe d'hommes avait rejoint Arnaud autour de la table. Elle les écouta se saluer chaleureusement. Ils échangeaient des rires, se demandaient comment ça allait. Tous se connaissaient manifestement bien.

- C'est elle ?

- Ouais. Bien, hein ?

- Pas mal.

- Elle est parfaite.

Pendant qu'elle dégrafait son soutien-gorge, frissonnant un peu malgré la douce chaleur de la fin du mois d'août, de nouveaux bruits se firent entendre. Les voix s'étaient tues. On posait des objets, on en ouvrait d'autres. La mise en scène s'organisait lentement.

Ils sont là pour toi, ma petite mère. Tout ça pour toi.

Marion inspira profondément, et se décida à faire volte-face. Elle ne vit rien, tout d'abord, qu'un ensemble de cinq ou six personnes vaquant à leurs occupations en silence. Des tas d'objets étaient apparus, mais l'absence de lumière les rendait impossibles à identifier. La jeune fille réalisa que quelque-chose avait glissé, en elle, lentement. La réalité se distendait en longs mouvements chaloupés tout autour de son corps.

La grosse main moite se posa à nouveau sur son épaule. Elle sursauta, et se tourna vers Arnaud. Il se retira prestement, surpris.

- Ouh ! Ça va ?

Marion hocha nerveusement la tête. Impossible d'aligner un mot.

- Tout va bien se passer, t'inquiète pas. La première fois c'est toujours un peu bizarre.

Il s'approcha d'elle et elle put sentir l'odeur de sueur rance qui imprégnait sa peau. Elle réprima son dégoût et se concentra sur ce qu'il lui disait.

- Tu vas te mettre au milieu, d'accord ? Les gars vont passer un-à-un. C'est juste histoire de te jauger, et de voir ce qu'ils ont envie de faire. Chacun a son style, sa méthode. Ensuite on avisera.

Il tendit sa main vers le centre du lieu, où une couverture avait été déposée par terre. Marion s'avança, les yeux rivés au sol. La couverture lui parut étonnement douce sous le pied. Elle resta ainsi debout, les bras croisés sur la poitrine.

Il est temps d'affronter la réalité, jeune fille.

Les hommes s'étaient placés en cercle autour d'elle, à deux ou trois mètres. Elle en compta quatre, mais il y a en avait certainement deux ou trois derrière. Tous étaient encore habillés. Son regard croisa celui d'un grand brun mal rasé occupé à ranger des objets dans une lourde mallette d'écaillés. Il s'interrompit, lui adressa un sourire d'une gentillesse troublante, suivi d'un léger signe de tête, et reprit son train-train avec une concentration marquée.

- Ok, les gars, on y est ? Je vais ouvrir la trappe.

La voix forte d'Arnaud résonnait dans le vide ambiant comme celle d'un acteur au théâtre. Le bruit de ses pas fut bientôt le seul à perturber le silence. Les hommes s'étaient redressés, la fixant tous, impassibles. Elle fuyait leur regard. Certains avaient des objets en main, de longs objets sombres et fins qu'elle ne parvenait toujours pas à identifier.

Au-dessus d'elle, un son mécanique retentit, extrêmement puissant. Marion eut un nouveau frisson. Elle leva la tête, comme s'il lui était ainsi permis d'échapper à la scrutation inquisitrice des hommes qui l'entouraient.

A plusieurs mètres de hauteur, quelque-chose s'ouvrit. Un trou aussitôt dévoré par la lumière du jour, qui inonda son visage d'une longue vague blanche. La jeune fille en fut immédiatement aveuglée. Elle ferma les yeux.

Moins d'une minute plus tard, elle sut qu'Arnaud était de retour à ses côtés. Elle entrouvrit ses paupières. Plusieurs éclairs lumineux lui sautèrent au visage, suivi du bruit caractéristique d'un flash d'appareil photo.

- A genoux.

L'ordre avait été proféré avec un calme et une douceur confondants. Marion s'exécuta, abandonnant l'idée de garder les yeux ouverts.

- Bien. Serge, tu commences.

Et c'est parti.

De longues secondes s'écoulèrent. Marion s'attendait à sentir des doigts, une main se poser sur elle, sur sa poitrine ou sa tête. Il n'en fut rien.

- Ok, c'est bon pour moi, annonça finalement une voix particulièrement proche.

- Ça roule, enchaîna Arnaud. Karim, à ton tour.

Puis, à son attention :

- Surtout tu bouges pas ma puce.

Mais Marion n'aurait pas esquissé le moindre geste. Elle se sentait même complètement paralysée. Torturée par cette attente qui n'en finissait pas.

Le deuxième homme n'y mit pas terme, cependant, se contentant de passer à côté d'elle plusieurs minutes, qui lui parurent une éternité. Un souffle chaud lui effleura l'épaule, s'éloignant aussitôt. Elle entrouvrit un œil, et aperçut la toile d'un pantalon beige ou marron, recouvrant deux jambes

fermement plantées à quelques centimètres d'elle.

- Bon pour moi aussi, finit par lâcher le Karim avec un fort accent maghrébin.

Arnaud envoya un autre de ses comparses, puis un autre encore, et le manège se répéta six fois sans qu'aucune chair ne vienne toucher la sienne.

Finalement, Arnaud s'avança vers elle. Elle rouvrit pour de bon les yeux et le regarda.

- On va faire une petite pause, tu dois fatiguer. Relève-toi cinq minutes et fais un tour, que le sang circule. Tu veux du café ?

Marion hocha la tête, confuse. Elle se redressa. Ses genoux lui faisaient très mal. Arnaud, qui s'était éloigné en direction de la table, revint vers elle avec une tasse de plastique blanc. Elle but le liquide du bout des lèvres, appréciant la chaleur amère qui se répandait dans sa gorge, le creux de son ventre et le doux arôme qui caressait ses narines.

Elle fit quelques pas ainsi, sirotant le contenu du gobelet sans s'éloigner de la couverture. Ses yeux s'habituèrent néanmoins peu à peu à la luminosité ambiante. Elle les posa à nouveau sur le grand brun mal rasé, et vit qu'il s'était assis en tailleur, un grand carnet à dessin sur les cuisses. Il y traçait, à l'aide d'un crayon démesurément long, de grandes formes rapides.

Marion porta son attention vers son voisin, un petit blond aux cheveux ébouriffés. Il arborait un T-shirt noir aux couleurs d'un groupe de métal. Assis sur un tabouret pliant, il agrippait une immense planche de bois posée en équilibre précaire sur son genou. Penché en avant et disparaissant presque derrière l'objet, lui aussi esquissait d'amples gestes.

Tous travaillaient sur un support, intenses, concentrés comme des moines copistes. Le hangar s'emplit du vacarme ténu des mines effleurant le papier, le bois, la matière, du murmure solitaire et fiévreux des hommes qui se préparaient.

- Bon, on va s'y remettre. Prête, cocotte ?

Arnaud se frottait les mains l'une dans l'autre, son épaisse moustache saillant surnaturellement sous son nez rond.

- Il est temps de satisfaire les dieux. Messieurs, à vos outils. Aujourd'hui, le modèle s'appelle Marion, et il n'y a qu'elle au monde. Rendons-la belle, voulez-vous ?

Marion termina sa tasse, la lui tendit, puis s'assit en tailleur sur la couverture. Avec une grâce qui la laissa perplexe. Elle ne tremblait plus. Elle ferma les yeux.

Et tout commença.

Tu Es Matière fait partie du recueil Dolce Folia.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr/